

« L’AFFAIRE » DE LA MAISON FORESTIERE.



PAQUES 1961. Massif de COLLO. Un dur à cuire.

Photo Louis-René THEUROT.

En décembre 2004, mon épouse et moi, de passage en Alsace, avons été reçus, de manière fort sympathique, par Renée et Raymond VORBURGER (RV) à GUEBWILLER. À l'époque, je n'avais pas terminé la rédaction de mon ouvrage « La Mechta Joyeuse ». Toutefois, sachant que, lui aussi, écrivait, je lui en avais envoyé les premiers chapitres.

De quoi avons-nous parlé durant cette journée ? Beaucoup de l'Algérie, bien sûr ! Nous n'avions pas, réellement, de mémoire commune de cette période de notre vie mais, pourtant, de nombreux souvenirs étaient très proches. Nous avions, tous les deux, séjourné à AÏN ABID, avec un grade et des fonctions différentes, il est vrai. Enfin, il était parti le jour même où j'arrivais. Nous avions donc, tout de même, suffisamment de sujets de discussions.

Il évoqua, entre autres, ce qu'il appela « *l'Affaire de la Maison forestière* ». J'avais entendu, déjà, parler de cet accrochage qui était encore dans tous les esprits au moment où je débarquais au Bataillon. (cela avait eu lieu moins de 3 mois auparavant). J'en ai entendu parler tout au long de mon séjour et, ceci, par des témoins divers et, à chaque fois, c'était une version différente. ...

Comme je l'ai annoncé en préambule, je ne prétends pas faire une œuvre d'historien. Je ne choisirai donc pas entre l'une ou l'autre de ces versions sous prétexte de ne retenir que celle qui semble la plus vraisemblable. On trouvera, d'ailleurs, dans la thèse d'Alain Picaud, une tentative de synthèse pour tenter de reconstituer ce qui s'est réellement passé ce jour-là. Je veux simplement, par respect pour la mémoire de RV, (¹) rapporter ce qu'il m'a raconté à ce moment là sans souci de polémique puisque nous étions entre nous.

L.R.T.

Voici le texte de Vorburger tel que je l'ai noté dans les jours qui ont suivi notre entrevue :

Quand le Bataillon a quitté Oued Zenati pour s'installer à Aïn Abid, il est devenu « troupe de réserve ». Abandonnant la garde des fermes et postes isolés, les quatre compagnies ont été regroupées dans quatre fermes et notre unité est devenue susceptible d'intervenir sur un territoire assez vaste (le Barrage, les Aurès, le massif de Collo, la petite Kabylie, etc. .) ses moyens de transport avaient été renforcés pour permettre des interventions et des déplacements rapides.

J'effectuais, alors, un deuxième séjour en Algérie avec le grade de Lieutenant. Ayant une solide compétence en mécanique (mon Père avait un garage et j'étais passionné par tout ce qui touchait l'automobile), le Colonel de la Casinière m'avait demandé de prendre en charge le « service auto ». Cela voulait dire : s'occuper de tout ce qui touchait à l'entretien, au déplacement et à la conduite des véhicules à moteur. Naturellement, j'accompagnais le Bataillon en opérations, tout au moins tant que les déplacements restaient motorisés. Cette fonction me convenait, certes, mais je dois avouer que, quelquefois, j'aurais préféré participer plus directement à l'action et suivre le crapahut avec les sections.

Le 8 juin 1960, justement, l'action se déroula à proximité de routes carrossables et je me trouvais, naturellement, dans le cœur de l'histoire. Tout débuta quand une section nous amena un Arabe qui déclarait vouloir « parler au Chef ». Ce n'était pas chose courante qu'un « prisonnier » parle, sans y avoir été invité de façon persuasive (c'était, là, le rôle de l'officier de renseignements et de ses interprètes). De plus, quand un prisonnier parlait trop vite, il était vite soupçonné de vouloir nous entraîner sur de fausses pistes pour permettre à ses petits copains de déménager rapidement. Tout cela pour dire qu'il fut, tout d'abord, écouté de façon un peu distraite par les deux officiers (il y avait, alors, un passage de consigne entre les Lts de Langhe et Lt Ruffel).

¹ Notre ami est décédé en février 2008. A ma connaissance, il n'a pas pu mener à bien son projet qui, certes, était ambitieux, puisqu'il voulait réaliser une sorte de SAGA de sa famille Alsacienne à travers quatre guerres (1970-1971, 1914-1918, 1940-1945 et, enfin, la guerre d'Algérie).

Comme l'individu prétendait, rien moins, que nous dire où se cachaient les fells et qu'il insistait réellement, nos officiers décidèrent, sans conviction, d'aller jeter un coup d'œil. Il s'agissait d'une maison forestière ⁽²⁾, le long de la route de Constantine à Setif, à proximité du djebel Toukouya.

La journée était déjà bien avancée quand des éléments du P.C. se déplacèrent vers le lieu en question. Par curiosité, bien plus que par nécessité, je les suivis à bord de ma JEEP. Le bâtiment en question était connu de tous, maintes fois fouillé par nos troupes qui s'en servaient même comme bivouac. Il était bien mal choisi pour servir de cache, les fells ayant la réputation, bien réelle, de savoir se dissimuler de façon efficace. En outre, la maison se trouvait complètement isolée en rase campagne (les premiers rochers des djebels étaient assez éloignés) et, grave erreur, n'offraient pas d'itinéraire de repli.

Tout ceci pour dire que les deux officiers de renseignements, auxquels je m'étais joint, rouscaillaient pas mal après cet indigène qui leur faisait perdre leur temps. Ils l'avaient bien menacé de lui régler son compte s'il mentait mais celui-ci soutenait effrontément qu'il avait vu les rebelles arriver hier au soir et qu'ils n'étaient pas ressortis. Selon lui, ils avaient l'habitude d'y venir fréquemment chercher un abri pour la nuit. Cette fois-ci, ils n'avaient pas quitté les lieux à cause de l'opération en cours.

Sur un côté, il y avait une grande porte à deux battants. Sans précautions particulières les trois officiers ouvrirent la porte et pénétrèrent dans la bâtisse. Seule, la section de protection avec son half-track était restée à proximité. Dès l'entrée, le constat était évident : l'intérieur était vide, totalement vide. Il s'agissait d'une grande pièce sans le moindre matériel ou mobilier et personnes ne pouvaient s'y cacher. La chose semblait entendue : Ils avaient été menés en bateau... Ils allaient ressortir quand j'avisais, le seul objet présent ici, une échelle gisant à terre. S'il y avait une échelle, cela devait servir à quelque chose ? Sous la charpente, dans un coin de la pièce, il y avait comme une sorte de grenier ou, plutôt, de mezzanine. S'emparant du matériel, je la dresse et crie à mes collègues qui s'apprêtaient à ressortir : « **Je vais voir là-haut ! Couvrez moi !** ».

Arrivé sur le plancher où il faisait très sombre, je finis par entrevoir, au bout d'un instant, un petit muret qui séparait le grenier en deux parties. Et, derrière ce muret, une ombre se dressa. Immédiatement, j'envoyais une rafale de ma MAT en direction de l'ombre qui s'aplatit. En réponse, un violent tir d'armes diverses partit vers le bas du local. Ils ne m'avaient, sans doute, pas vu, pas encore en tout cas ! Ce furent les deux autres officiers, arrivés sur le pas de la porte, qui furent atteints mais réussirent à gagner l'extérieur.

En un instant, je réalisais la situation. Je me trouvais seul, coincé sous la charpente avec à proximité de moi, de l'autre côté de la murette, plusieurs rebelles armés. Je n'avais plus qu'une solution : Évacuer les lieux au plus vite et il n'était pas question d'emprunter l'échelle. J'envoyais une dernière rafale par-dessus le muret et, sans regarder les résultats, je sautais en contrebas, ce qui représentait une belle hauteur. Ma réception fut mauvaise car je me tordis une cheville, malgré la douleur, je me ruais vers la porte et parvins à sortir. A quel moment fus-je atteint à la main droite (très légèrement), je suis incapable de le dire ?

Au dehors, mise en alerte par les coups de feu, la section de protection, ainsi que des éléments d'une compagnie, se déployât de façon à en empêcher toute fuite. Les blessés furent récupérés. L'un des Lieutenants avait été atteint au talon, l'autre avait reçu une balle dans...la fesse. Leurs jours n'étaient pas en danger, ils furent conduits en ambulance vers l'hôpital militaire Laveran de Constantine.

² Dans la plupart des narrations, il s'agit d'une maison forestière. Cela semble pour le moins surprenant car, s'il y avait beaucoup de maisons forestières en Algérie (souvenirs d'une période de paix), leur fonction était de se trouver là où il y avait des forêts et le djebel Toukouya était pelé comme le crâne d'un trappiste. Dans un courrier, où il me parle de cette « affaire », il m'indique qu'il s'agit d'une maison cantonnière. C'est déjà plus plausible. Un autre témoin m'a dit qu'il s'agissait d'une gare. Il y avait bien la voie ferrée de Constantine à Sétif qui était proche mais, une gare en pleine nature ? Bizarre ! ... Alors, ... le lecteur reste libre de son choix...

Quelques tuiles tombèrent. Les rebelles cherchaient, probablement, à fuir par le toit en profitant de la nuit tombante. La mitrailleuse 12,7 mm du half-track arrosa copieusement la toiture, faisant sauter les tuiles. Les H.L.L. renoncèrent à cette voie. Toute tentative d'approche étant bloquée par le feu nourri des rebelles, il devenait urgent de régler le problème sans attendre que la nuit noire rendit leur évasion plus facile. Un canon de 105 S.R. fut amené à proximité. Au premier coup, un hurlement se fit entendre du côté de nos troupes. L'obus avait ricoché (ou des éclats avaient giclé à l'extérieur). C'est ainsi qu'un Béret noir appelé, le sergent Claude Lalanne, fut gravement atteint au bras (on parla d'un bras coupé). Fut touché, également, par ce premier tir, un soldat d'un commando de chasse qui venait d'arriver sur place.

La suite, on l'imagine à travers les résultats de l'opération ; Pertes rebelles : 5 tués, 10 prisonniers. Le tout fut complètement terminé vers 4 h 30 du matin. Il faut juste ajouter que des blindés légers, se trouvant dans le secteur, participèrent au bouclage et « canardèrent » copieusement la maison qui, à l'issue de cette opération, n'était plus très présentable (que l'on en juge par la photo ci-dessous).

Opération Q.O.T//11 (du 6 au 14 Juin 1960)
Secteur : TELERGMA-OUED ATHMENIA



La maison canton-
nière le 8/6/1960

Mais, est-ce bien la maison en question ? Il me semble que RV m'avait montré une photo à un seul étage avec des fenêtres basses ??? (LRT).

Pourquoi, parler « **d'affaire** » là où, d'après ce récit, nous ne voyons qu'une opération comme beaucoup d'autres. Je ne manquais pas, alors, de poser cette question à notre ami.

« **L'affaire** », ce fut le contre-coup de ces événements qui fut suivi de quelques explications orageuses:

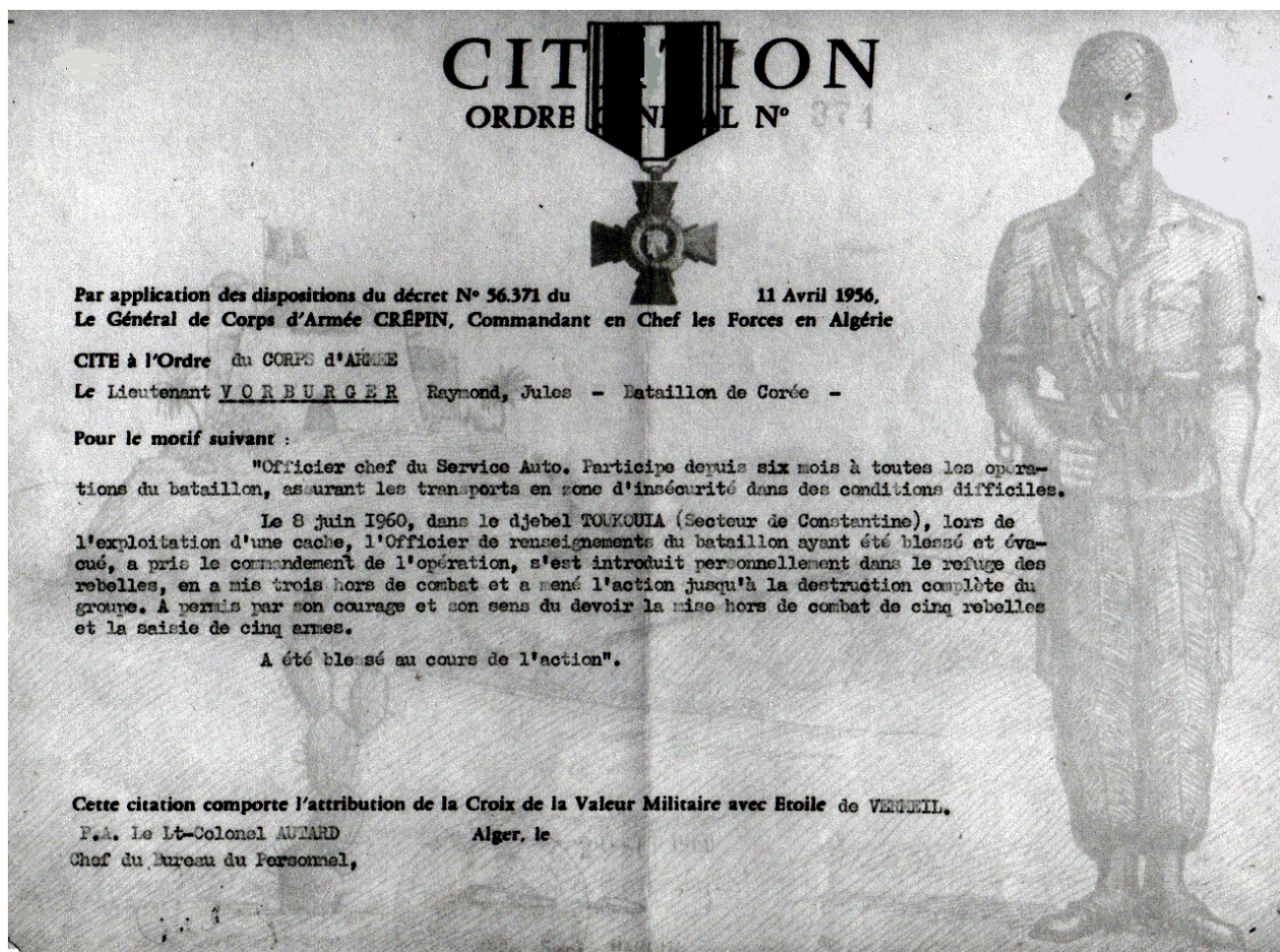
Dans un de ses courriers, il m'a précisé, je cite :

Aujourd'hui certains tiennent, peut-être, à rester discrets.... A l'époque, j'avais d'excellents rapports avec les Lieutenants de l'O.R. Avec le Colonel Ruffel, nous avons été constamment ensemble MAIS, j'ai un doute consécutif à cette journée du 8 juin 60. Ils (les Lts de l'OR) devaient me couvrir alors que j'explorais le grenier où je suis tombé nez à nez avec les cinq fells. Aux premiers coups de feu, je me suis retrouvé seul, coincé sous la charpente. Je ne m'en suis sorti que grâce à une série d'heureux hasards. Je ne suis pas certain d'avoir revu Ruffel après cet épisode (il avait été évacué sanitaire et, moi, j'ai quitté le Bataillon en août de la même année). Mais, je n'exclus pas l'hypothèse selon laquelle j'ai pu exprimer, en public, mon étonnement sur la qualité de leur « couverture ».

Et puis, il y a eu l'attribution des citations (je joins une copie de la mienne) qui, compte tenu des circonstances, ont provoqué quelques commentaires dans le contingent.

En écoutant d'autres versions, j'ai cru comprendre qu'il y avait eu deux types de commentaires.

- De la part de RV : Il trouvait que les citations de ses collègues n'étaient absolument pas justifiées (surtout, compte tenu de l'endroit des blessures) . Qu'il était le seul à mériter cette récompense (mais c'était l'usage de citer ceux qui étaient blessés au combat).
- De la part de la troupe : Certains disaient « *qu'il n'avait rien à F.... là !* » *Que, ce n'était pas le rôle d'un chef du service auto de fouiller les mechtas* » . D'autres partageaient l'opinion de RV quant à la nature des blessures « peu glorieuses » de certains.



Propos de Raymond VORBUGER recueillis par Louis-René THEUROT

